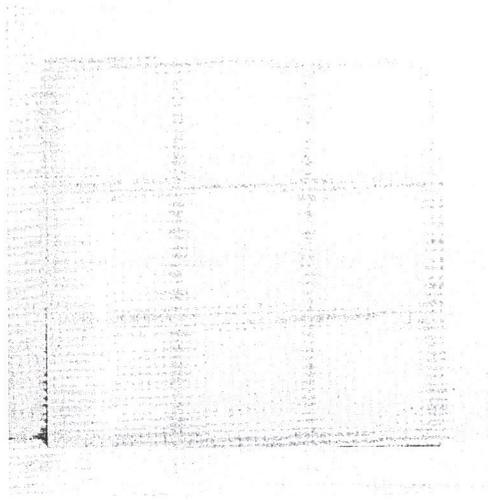


Iselp: Du diaphane et de l'illusion

Sous-titrée « une pluralité d'apparence », l'exposition organisée par l'ISELP (Institut Supérieur pour l'Étude du Langage Plastique – Bruxelles) a rassemblé les créations de quinze plasticiennes autour d'une thématique commune pour un terme à connotation éminemment féminine. Un livre catalogue, qui donne la parole aux artistes mais reprend également les textes de divers auteurs (Kim Leroy, Eva Paz, Claudine Marlaire, Gita Brys-Schatan), a été édité pour l'occasion.

« Comme le discours quasi chuchoté d'un conférencier habile concentre l'intérêt du public fasciné par l'extrême retenue vocale, la connotation du terme diaphane focalise l'attention à un tel point que, par mimétisme, celle-ci en devient presque de la sollicitude ». Les artistes conviées à participer à cette exposition ont été invitées à apporter leur propre interprétation du terme. On pourrait dire « artiste invités », tant il est vrai que la langue, par une habitude peu galante, vise à mettre au masculin le plus grand nombre, car pour l'organisatrice, Arlette Lemonnier, il ne s'agissait pas à l'origine de réaliser une exposition « de femmes »; c'est la sélection finale qui en a décidé ainsi, soulignant la contamination sémantique dont l'adjectif « diaphane » est porteur. Si le mot renvoie davantage au féminin, qu'en est-il de l'illusion? Pour y répondre, certaines œuvres ont été réalisées pour l'occasion, d'autres ont révélé leur potentiel de réponse et y ont été intéressées: une, enfin, a constitué une véritable installation in situ. « Chaque pièce va révéler une relation particulière entre le sujet regardant et l'objet regardé. Cette relation est, ici, tout en finesse, tout en subtilité et du ressort de l'intuition », souligne Arlette Lemonnier.

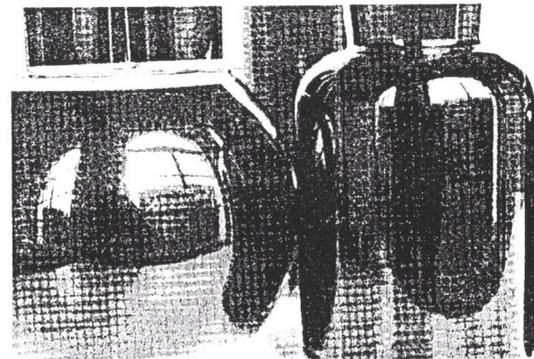
Ceci est particulièrement vrai chez **Marianne Pontot** dont les œuvres récentes, en fil de pêche, marquent un changement par rapport à ses objets en paraffine. « Le déploiement du voyageur cède la



Aida Kazarian «Vue de l'atelier», 2002 Peinture irisée (empreinte des auriculaires) sur toile de polyester marin. 186 x 80 cm © Luc Schrobiltgen

place au repliement du pêcheur tout seul avec ses pensées », écrit à son sujet Eva Paz. Fil arachnéen ou d'Ariane, la matière de ses objets en suspension conserve le mouvement de la pensée qui les a imaginés. A cette fragilité, **Aude Renault** oppose une vision plus conquérante mais non dénuée d'humour, avec ses « prises de possession/position du monde », sorte de cartographie brouillée par l'aléatoire de cubes d'encre gelée fondant sur les plans. Cartographie également, mais du quotidien cette fois, que développe **Isabelle Rousseau** dans ses images imprimées sur film transparent: clichés saisis au hasard d'un milieu urbain saturé de signes dirigistes (sens interdit, sens obligatoire) qu'il s'agit de réorganiser et d'adoucir. Cartographie encore celle, intime, de **Sylvie Pichrist**, qui organise le relevé sur sa peau des points de beauté, « dénomination un peu paradoxale de ce qui, médicalement, relève de la tumeur » (Kim Leroy). D'autres travaux témoignent d'une approche plus littérale du terme, tels les

tableaux d'**Aida Kazarian**, qui appose de manière rythmée sur des toiles de polyester marin dont « l'aspect laiteux, satiné, translucide, évoque la fragilité », l'empreinte de ses auriculaires, renvoyant aux souvenirs d'une enfance entourée de tapis d'Orient et d'icônes. C'est aussi la matière qui guide les gestes de **Marie Delfosca** dans la réalisation de son « rideau de pluie », composé de fragments de plâtre entremêlés de fils de sisal rouge: « Quelque part, ce voile, c'est tout ce que l'on ne peut pas dire, c'est tout le silence de la féminité... ». C'est aussi au silence que **Lucile Bertrand** dédie « Without a word », plumes blanches et étiquettes muettes; dans



Laurence Dervaux détail de l'installation. Expérimentation des différentes colorations et des différentes translucidités © Laurence Dervaux

sa seconde œuvre, des peaux de calque tendues sur des cadres enferment des matières légères et discrètes, et portent des mots cicatrices, souvenirs des inscriptions apposées par Joseph Kosuth sur les grandes fenêtres de la salle. Les grandes compositions de **Nikki Kokinos**, qui naissent de multiples pliages et marquages, portent en elles l'histoire de leur réalisation. C'est aussi d'aléatoire que parlent les dessins, la vidéo et les peintures de **Léopoldine Roux**, qui étudie les variations infinies qu'occasionne un même geste, celui consistant à verser une

quantité de peinture toujours identique sur divers supports. C'est aussi de la couleur que naissent les tableaux d'**Ela Stasiuk**, « va-et-vient entre des formes étranges sortie d'un ailleurs ou simplement des masses colorées en expansion sur la toile » (C. Henkinet). L'installation de **Catherine Amathéu**, qui mêle billes de verres et soie, et puise sa thématique dans les jeux de l'enfance, et interroge le passage d'un hypothétique « âge d'or » au monde adulte. Un passage rouge sang, tel celui que met en scène **Laurence Dervaux** dans une installation sculpturale composée de multiples récipients remplis d'un liquide écarlate, dont la contenance équivaut à la quantité de sang pompé par le cœur en une heure et vingt-huit minutes. Rouge également, la lumière qui baigne la grande boîte-valise de **Bénédict Hendrick** dont le demi banc renvoie dans un miroir son incapacité à accueillir à la fois celle qui est et son propre reflet. La sculpture de **Marie-Ange Cambuzzi** se compose, elle, d'une grande psyché sans glace devant laquelle éclôt un lys, symbole de virginité mariale ou, au contraire, évocation d'un Narcisse qui, à sa mort, se changea en fleur? Projetée par dessous sur une dalle en verre dépoli de l'escalier, la vidéo « Passage du temps » de **Reiko Takizawa**, feuilles blanches animées d'un mouvement ascendant et descendant, résume à elle seule toute la légèreté, mais

aussi l'opacité relative, dont le terme « diaphane » reste porteur.

P-Y D.

A épingler :
le 1/10 de 18H30 à 20H30 la conférence du philosophe : **JEAN LUC NANCY**.
ISELP, 31 boulevard de Waterloo, 1000 Bruxelles. Tél.: 02/504.80.70 www.iselp.be